

C'est ici !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 37

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208927>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

mariés, vivent chez eux, possèdent leurs outils et travaillent à la pièce. Ils gagnent en moyenne 15 bz. par jour. Les gains vont même jusqu'à 25 et 30 bz. pour les ouvriers habiles. Ceux qui, après un apprentissage plus ou moins long, ne parviennent pas à obtenir 10 à 12 bz., retournent ordinairement à l'agriculture. L'apprentissage se paie soit en argent, soit surtout par deux ou trois ans de travail gratuit.

Les ouvriers possèdent pour la plupart du terrain. Presque tous travaillent aux champs dans la belle saison.

Indépendamment des industries ci-dessus et des artisans nécessaires partout, la Vallée possède une manufacture de rasoirs qui jouit d'une réputation méritée, et où le salaire de l'ouvrier rentre dans la catégorie ordinaire. A côté de ces travaux manufacturiers, une des principales occupations des habitants consiste dans l'exploitation des forêts étendues.

L'industrie de Ste-Croix, autre localité montagnaise où l'horlogerie, la fabrication des boîtes à musique, etc., prennent chaque jour plus d'extension, a subi les mêmes phases que celle de la Vallée-de-Joux. Les salaires y varient dans des limites pareilles. La fabrication seule des dentelles, qui autrefois était assez considérable, va faiblement. Une femme gagne cependant encore à cette occupation de 6 à 7 bz. par jour. A l'autre extrémité du Canton, dans les Alpes appelées le Pays-d'Enhaut, le tressage des pailles, ancienne industrie, décline aussi. L'ouvrier ou l'ouvrière qui, dans un temps, retiraient de ce travail jusqu'à 13 ou 14 bz. par jour, n'en obtiennent que la moitié tout au plus. En revanche, la journée du travailleur de terre a haussé dans la même proportion que dans le reste du pays, et le gage du domestique de campagne a presque doublé. (A suivre.)

Le Marseillais et la vache. — Un de nos amis a rencontré dans les Alpes vaudoises un Marseillais en admiration devant un troupeau de vaches. L'enfant du Midi, un appareil photographique dans les mains, se préparait à prendre le portrait de la plus belle. Et alors, avec son accent de là-bas :

— Maintenant, ma bonne, ne bouzons plus!

FEUILLETON

Au service de Naples

PAR AUGUSTE MEYLAN

V

Le 7 juillet 1850 fut un jour mémorable pour la ville de Naples. Ce jour, chose inouïe, rappela les épisodes du 15 mai 1848, alors que les magasins de la ville entière se fermaient en dix minutes. Déjà le matin de ce 7 juillet, des corvées qui allaient à la Manutention chercher le pain, avaient entendu les hommes du 4^{me} régiment se plaindre de ce que leur colonel avait fait remplacer l'ours de Berne de leur drapeau par les fleurs de lis napolitaines. On avait été boire l'eau puante de Santa Lucia, dont la source est presque sous la Manutention, puis on s'était promené en parlant de la patrie, des amis, de nos vengeances, de nos haines et de nos espérances. On s'était serré la main en se promettant aide et secours.

La journée se passa tranquille. Vers le soir, le temps s'assombrit. L'appel était terminé; chacun remontait à pas lents dans sa chambre, emportant dans son bonnet de police un morceau de pain, une gousse d'ail ou un oignon, pour le repas du soir. Dans le lointain, une clameur, comme un bruit vague et confus, venait jusqu'à nous. Nous pensions : c'est une procession devant laquelle se prosternent les gens du peuple. On entendait les tambours de la porte Capoue rappeler la garde.

J'étais au balcon de la chambre du sergent-major. Dans la demi-obscurité des voûtes, je vois courir la garde, j'entends des coups de fusil, l'éclair brille :

un homme tombe lourdement en avant, renversant dans sa chute huit ou dix faisceaux de fusils des hommes de piquet. Puis les coups de feu se succèdent sans interruption. La grande porte se ferme; j'entends le double tour de la clé grincer dans la serrure rouillée, qu'un coup de fusil du dehors fait sauter en éclats.

Dans les chambrées, pareilles à de grandes fourmières dispersées par le pied d'un passant, courent les soldats; les sergents crient : « Aux armes ! » Chacun se dispute au râtelier pour prendre son fusil. Ces hommes se précipitent dans les escaliers, tombent, se renversent et arrivent dans la cour. Instinctivement on se cache derrière les colonnes. Le cantinier a disparu. De la galerie, je jette un coup d'œil à 30 pieds au-dessous de moi. Par-dessus des cadavres courent les voltigeurs et les grenadiers de notre régiment. Le sergent de garde, un vieux gueux, un de ceux qui avaient fusillé Ulrich, est étendu la face contre terre; une balle lui a traversé la tête, enlevant l'impériale de son képi.

La nuit était tout à fait descendue, et le désordre était à son comble. Je vois encore deux jeunes gens sortir, nos deux antiques drapeaux en mains. Alors seulement je compris. Mais combien, sans savoir pourquoi, déchargeaient leurs fusils dans les groupes ! Les boutiques se fermaient, les gens barricadaient leurs portes, les lazzaroni couraient les rues en criant : « Les Suisses se massacrent ! » Les femmes se signaient et se jetaient aux pieds de la madone du Carmine; les souvenirs du 15 mai étaient encore vivants dans leur mémoire.

Dans le quartier, la fusillade redoublait d'intensité. Les grands morceaux de parchemin qui enveloppent les cartouches couvraient les dalles de la cour; on ne se donnait plus la peine de déplier les paquets, on passait la ficelle dans la baïonnette, qui la faisait sauter en quatre morceaux; on chargeait son fusil; on enflait, au risque de le faire sauter, quatre, cinq, jusqu'à six cartouches dans le canon, et on bourrait. Souvent la baguette, décrivant mille spirales, allait s'enfoncer en tire-bouchon dans les marches de la voûte. Les soldats criaient : « Vive la Suisse ! vive le roi ! » Les officiers cherchaient à les calmer. Ceux de notre compagnie, les lieutenants de Remy et les frères de Reynold, faisaient bravement leur devoir et cherchaient à nous faire placer et organiser. Peine perdue, les hommes sortaient des rangs et se mêlaient à ceux du Carmine, qui emportaient les drapeaux. Enfin, toute la gauche de la compagnie suit la masse et, au bout d'un instant, nous nous trouvons dans les petites rues qui mènent à la caserne du troisième régiment.

Là, même scène. Les portes sont fermées, on escalade les murs, on se pousse, on tombe et on se relève, courant sous les coups de feu dans la grande cour. On enlève les drapeaux, le tambour bat la charge, et la troupe, suivie de quelques hommes du troisième régiment, monte au pas de charge la rue Foria. Les sentinelles du Musée Bourbon s'effacent derrière leur haute guérite, la garde reste muette sous les armes. La rampe de S.-Petite est bientôt escaladée, et c'est là que la lutte devient acharnée. Les lourdes portes sont fermées; quelques coups de feu retentissent; l'officier de garde, jeune homme de dix-huit ans, se défend en brave; un coup de fusil le cloue contre le mur; un tambour tombe, percé de coups de baïonnette. La générale bat partout. Des fenêtres de la caserne du quatrième régiment, un feu régulier accueille ceux qui veulent entrer. Là encore, les drapeaux sont pris, repris, enfin emportés par les nôtres. Roshengarde, le tambour-maître, est à la tête de ses tambours, il leur fait battre la marche suisse; alors on crie : « Tremblez, tremblez, car voici les soldats du Jura ! hurrah ! » Près de moi, un caporal de voltigeurs tombe; il a les reins brisés par une balle; il ne peut se relever, mais se traîne, cherchant à nous suivre. J'entends longtemps son cri d'appel, qui se perd dans le lointain. Il fut achevé par les soldats du quatrième régiment, qui déchargèrent leurs fusils sur nos derniers rangs.

Il était dix heures du soir; la ville était silencieuse. Dans le port, les vapeurs chauffaient, se préparant à toute éventualité. On croyait, dans les sphères gouvernementales, à un soulèvement général. Les courriers à cheval partaient dans toutes les directions. Les artilleurs bridait les chevaux et préparaient les canons.

Notre troupe, forte de 900 à 1000 hommes, prit le chemin du Capo di Monte, séjour et résidence de

François II. Les premiers rangs, mélange confus de toutes les armes suisses, étaient commandés par des caporaux et quelques sergents. Il y avait des sapeurs, avec leurs grands tabliers blancs et leurs bonnets noirs, des voltigeurs, des grenadiers aux épaulettes blanches, des clairons en veste blanche et galons jaunes au col. Tout cela marchait au pas redoublé, et s'arrêta devant les hautes grilles du palais. Les flambeaux illuminant les guirlandes de glycine et de jasmin fleuris qui grimpent aux ornements en fonte des grilles; le palais, dans le fond, subitement éclairé par les laquais et les serveurs de la cour; et, dans l'ombre, des rangs épais de soldats, le fusil encore tout chaud sur l'épaule, — tout cela me revient comme un rêve.

De rang en rang circule le bruit que le roi avait refusé d'admettre les réclamations de notre troupe, leur faisant entendre qu'ils avaient à rentrer dans leurs casernes et que, plus tard, il serait fait droit à leurs réclamations, si elles étaient légitimes. Cette réponse ne fit que nous courroucer davantage, et nous nous mîmes à crier : « Non, justice, justice ! au Champ-de-Mars ! » Une demi-heure après, nous étions dans les hautes herbes du Champ-de-Mars, où nous avions si souvent manœuvré des journées entières.

Le ciel s'était éclairci. Des milliers d'étoiles brillaient. La voie lactée, pareille à un fleuve, apparaissait dans tout son éclat. Alors la réflexion vint avec le repos, et je me demandai comment tout cela allait se terminer. Je me pris à penser à ces soldats tués, à cette révolte contre une discipline de fer, à ces drapeaux enlevés, et il me sembla voir l'armée entière crier vengeance. La lune éclairait cette vaste plaine entourée de bois. On entendait dans les taillis de petites hulottes blanches, qu'on rencontre dans toute l'Italie; elles voltigeaient presque à ras des faisceaux que nous venions de former. Chacun débouclait son sac et s'étendait dans l'herbe tout humide de rosée.

Au bord de la route, nous étions venus souvent dans la cantine du Polichinelle, contre les murs de laquelle étaient peints maints épisodes de la vie du personnage obligé de toutes les pièces napolitaines. C'est à cette cantine que couraient, de notre bivouac, les soldats, criant et réclamant à boire, déclarant que le roi paiera tout et paiera bien. En vrai Napolitain, l'hôte se recommandait à tous les saints et ne voulait pas donner à crédit. Un feu de peloton l'étendit raide mort. Quand j'appris cette nouvelle, l'issue de la lutte ne me parut pas douteuse. Pourquoi avoir taché cette glorieuse révolte de cet acte révoltant. Ceux qui l'ont commis auront sans doute payé les premiers. Quand les ivrognes eurent assez bu, ils revinrent près de nous et s'étendirent tout de leur long, la tête sur le sac, et le silence régna peu à peu sur le Champ-de-Mars; seuls les factionnaires se promenaient à pas lents. Sous les arbres de la route, on apercevait des masses noires, confuses, s'approcher et s'étendre en ruban silencieux. Était-ce un mirage ? Était-ce une réalité ? Il me sembla que le cri des cigales avait cessé. Je m'endormis. (A suivre.)

C'est ici ! — Les maris jaloux sont comme les bouchons : ils enseignent où est le bon vin.

Exposition de gravures. — Une exposition de gravures et eaux-fortes sera ouverte du 15 septembre au 1^{er} octobre, à l'entresol des nouveaux locaux de la librairie Tarin, au Petit-Chêne-Richemont. L'entrée est libre.

Kursaal. — On se divertit énormément, ces jours-ci, au gentil théâtre de Bel-Air. Citons, entre autres agréables débuts :

Les sœurs Fourreaux, trio gymnastes. Les cinq chiens merveilleux de E. Orla; les célèbres minstrels parisiens, un numéro sans rival; Hadow, jongleur excentrique.

Samedi, C. Valentia, harpiste de la Cour d'Italie; Pierrot X..., ténor original. Mardi, Dorlans Yana, comédiens acrobates.

Le Ciné-Kursaal renouvelle ses vues deux fois par semaine, donnant les dernières actualités.

Les programmes d'attractions ne dureront que jusqu'au 17 octobre, la troupe d'opérette débutant le 18.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRA

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO